

La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

N° 204
GRATUIT

SN1142-9216

Mai
Juin
2020

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Confinements dans le noir

Il s'en est passé des choses depuis le dernier numéro de *La Tête en Noir* à tel point que notre fanzine bien aimé devrait être rebaptisé *La Tête dans le noir*. Le but de cette chronique n'est évidemment pas de parler de ce fameux Covid-19 et de ses conséquences les plus fâcheuses. Mais nous pouvons noter que le monde culturel, et donc littéraire, a été également mis à l'arrêt au début d'une période qui s'annonçait festive pour les littératures de mauvais genres. Il y a eu tout d'abord le lancement de POLARisez-vous dans la commune de Brissac-Loire-Aubance, et qui augurait d'un mois de mars riche en rencontres autour des littératures policières. Las, la manifestation n'a pu que se lancer avant d'être contrainte de mettre la clé sous le paillason. Gageons que Nolwenn Ployez saura remotiver la municipalité, et pourra nous proposer une troisième édition réussie. Dans la foulée, Quais du polar, principal festival du genre en France, a été contraint d'annuler son édition, et même si les organisateurs ont proposé un salon alternatif et virtuel, on imagine la déception. Beaucoup de sueurs, de motivations et de labeurs ont été ainsi remis en quelques semaines. Bien sûr, se pose la question de la survie de ces manifestations qui reposent avant tout sur des subventions (on pense entre autre aux frais engagés), et qui vont devoir faire dans le monde d'après avec encore plus de contraintes dont celles ces assurances contre les épidémies. Le confinement a aussi eu pour conséquence d'arrêter la chaîne du livre dans son ensemble. Privilégiés, certains rédacteurs de *La Tête en noir* avaient reçu au préalable des ouvrages qui sont depuis reportés aux calendes françaises (les grecques n'étant pas accessibles). Les calendriers de parution sont d'ores et déjà chamboulés, et on ne sait trop ce que donnera la période juin-septembre en termes de parutions. Alors, votre rédacteur zélé a fait comme tout un chacun : il s'est replongé dans sa bibliothèque à la recherche de romans qu'il n'avait pas pris le temps de lire, tout en essayant de dégager une thématique carcérale et apocalyptique tout en se disant que ce bougre de Deon Meyer avec *L'Année du lion*, un roman d'anticipation qui se basait sur un coronavirus, sorti en France en 2017, et sûrement fort apprécié par

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

ROBERT MONTE EN AMAZON

En 2011, *Amazon* a créé deux « maisons d'édition » papier/numérique : *Thomas & Mercer* pour le mystère-thriller, *Montlake* pour la romance ; les deux domaines les plus vendeurs de la littérature populaire. Les deux maisons ont pioché parmi les auteurs auto-édités très soutenus par les lecteurs et, grâce à une « politique » de traduction nommée *AmazonCrossing*, leur ont fait sauter les frontières. Un auteur en particulier retient l'attention : ROBERT DUGONI qui en est à son septième titre avec son héroïne flic Tracy Crosswhite. C'est Hélène Amalric, ex directrice du Masque (puis J'ai Lu, puis Marabout...), découvreuse de Patricia Cornwell, Val McDermid et Elizabeth George en France, qui a assuré les traductions des cinq premiers titres. Autant dire qu'Amazon a choisi une traductrice compétente. Les deux premiers titres de DUGONI ont été repris ensuite toujours en grand format par l'éditeur *Michel Lafon* (avec la maquette d'origine très percutante) puis repris en poche chez *Pocket*. Pourtant, Lafon ne poursuit plus ses reprises de DUGONI (il ne doit pas faire le poids face à OLIVIER NOREK, auteur phare de la maison). Qu'à cela ne tienne ! *Thomas & Mercer* ont d'autres cartouches car ses titres traduits sont *évidemment* bien placés dans les hits d'Amazon. La maison pratique aussi l'édition d'auteurs nationaux, (même si leurs noms ou pseudo sont internationaux) qui cassent la baraque grâce à leur efficace réseau de lecteurs. Les jusqu'alors ignorés ENZO BARTOLI (histoire de flics) ou ALICE QUINN (pour ses romances policières et historiques) s'imposent tout comme chez *Montlake* avec les écrivaines françaises de comédie romantique MADDIE D. et surtout TAMARA BALLIANA. Mais revenons à ROBERT DUGONI dont chaque titre est toujours « sur les listes du New York Times, du Wall Street Journal

et numéro un des ventes sur Amazon aux États-Unis ». « Né en Idaho et élevé en Californie du Nord, au milieu d'une fratrie de dix enfants, il sut dès ses douze ans qu'il voulait devenir écrivain. Diplômé de l'Université de Stanford, il a d'abord travaillé comme journaliste, puis comme juriste pendant 13 ans, ce qui transparaît dans ses romans et lui vaut d'être comparé à John Grisham, le spécialiste des thrillers juridiques ». Faisons confiance à cette bio d'Amazon et achetons chez Pocket, le premier titre de sa fameuse série : « *Le dernier repos de Sarah* » Tracy Crosswhite est devenue flic après la disparition de sa sœur Sarah au retour d'un concours de tir de cow-girls sexy. Tracy (belle blonde d'un mètre soixante-dix-huit qui tire aussi bien et vite que Lucky Luke) a mené une enquête pour retrouver la trace de sa cadette tombée en panne d'essence sur une petite route qu'elle ne devait pas prendre. Un coupable, Edmund House, a été épinglé et mis en prison. Vingt ans plus tard, le corps de Sarah est enfin retrouvé à l'occasion de la destruction du barrage de la ville qui vide une cuvette. Tracy, vingt ans après, reprend donc l'enquête à la grande colère du shérif, ami de son défunt père médecin. Envers et contre tous, Tracy fait scandale en mettant en doute la culpabilité de House. Elle s'attache les services d'un avocat ami d'enfance et démontre que les cheveux de Sarah trouvés dans le pick-up de l'assassin ont été mis par quelqu'un d'autre. Au terme d'un procès tuant, House est libéré grâce aux efforts de la sœur de la victime ce qui est un comble ! Impossible d'aller plus loin sans dénaturer un beau retournement de situation. Hélas, cela fait aussi retomber le roman dans les pires clichés du thriller US avec la Tracy coincée par l'assassin dans le même lieu qui vit mourir sa sœur vingt ans auparavant.. L'auteur cisaille le roman avec des chapitres flash-back en italiques qui nous racontent l'enfance, puis l'adolescence, de Tracy et Sarah. Il joue sur le passé et le présent en les faisant coïncider dans des objets symboles que Tracy trouve dans son ultime scène. Cette bouillie psy bienveillante à l'américaine est encore plombée par les descriptifs minutieux de tout et de rien qui allongent la sauce pendant des pages et des pages. Le procès en réhabilitation de House est un sommet d'ennui avec la reprise de toutes les actions qu'on s'est tapées en flash-back et patate et patate. Quant à l'intrigue amoureuse qui se développe entre Tracy et Dan, ami d'enfance



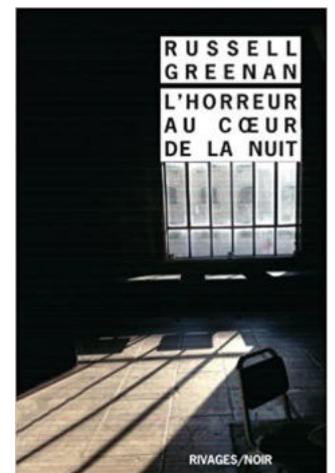


devenu juriste et papa de deux énormes molosses, c'est d'un fade que même la pire autrice d'Harlequin Azur saurait mieux relever. Il y a quand même deux scènes qu'on retient : celle du coup de fil que reçoit Tracy d'une journaliste à scandale très offensive, et celle de la recherche informatique que fait Tracy sur un meurtre annexe. Impression globale subjective : on sent un parfum de lobby pro armes tout comme une légère *christian* ambiance avec le nom de Crosswhite et l'empathie cotonneuse générale, puis avec ces victimes qui ne meurent pas malgré des clous dans les mains, et même ce gentil molosse qui survit à ses blessures (des pages chez le vétérinaire et des pages de bienveillance sur les chiens) et dont l'auteur du coup de feu s'excuse à la fin lors d'un petit tour de scène de Tracy enfin rédemptionnée et libérée de son lourd fardeau. Le lecteur, lui, devra un peu attendre car, par pur masochisme, il lira les sept pages finales de « **Remerciements** ». Un morceau d'anthologie du genre qui, après le cirage de pompes à une centaine d'experts, d'éditeurs, d'agents et de cow-boys, s'achève sur la mort du beau-frère de Robert qui s'appelait aussi Robert : « Je suis sûr que le lever du soleil ce matin-là était un cadeau de Robert, nous rappelant qu'il fallait voir la beauté de Dieu dans chaque journée, ressentir son amour, et toujours rester dans la lumière. » On enchaîne direct avec une déclaration d'amour à sa femme Cristina « Souviens-toi des levers de soleil que nous nous sommes promis, et vois toujours la beauté, l'amour et la lumière dans chaque jour. ». Sans oublier son fils Joe « aujourd'hui un homme » et sa fille Catherine « Tu illumines la pièce où tu entres. Ne perds jamais cet éclat ni cette joie de vivre. » Qui a dit que la lumière pouvait devenir pesante ?

Michel Amelin

Suite de la page 1

Christophe Dupuis, admirateur patenté du Sud-Africain, avait malheureusement eu raison. Avec le roman de **Lionel Davidsen**, *Johnny Porter et le secret du mammoth congelé*, en date de 1993, et édité dans la collection « **Vintage** » des éditions **Belfond**, vous plongerez dans une suite d'aventures épiques d'espionnage avec en fond un complexe scientifique russe quelque part en Sibérie qui cache un secret qu'un agent américain, d'origine indienne (le peuple Gitksan), va devoir percer. Ses racines, qu'il partage avec de nombreux peuples de l'Asie du Sud-Est, et ses compétences polyglottes, vont l'aider à s'immerger et à comploter pour entrer dans une enceinte confinée dont nul n'est censé sortir (et donc après l'avoir intégrée, il devra en sortir...). Le final est digne de *La Grande évasion*. Le style est basique mais sait jouer des intempéries et du terrain, et les sept cents pages se lisent d'une traite. Avec **Russel Greenan** et *L'Horreur au cœur de la nuit* (« **Rivages-Noir** », n° 932), les États-Unis se retrouvent confrontés à un groupuscule terroriste qui a placé des bombe atomiques dans différentes villes du pays, et qui a l'intention après quelques explosions, de demander un milliard de dollars en échange de la liste des bombes n'ayant pas encore sauté. Le détective privé Mick Shreiner, qui officie à Boston, va se retrouver malgré lui au cœur de cette affaire, par des chemins de traverse et aussi par un ami qui travaille pour le gouvernement. Nous sommes dans l'Amérique de l'après 11-Septembre, et s'il n'y a qu'un lointain rapport entre un groupe de terroristes et une attaque d'un virus, il est avant tout à chercher dans les réponses qu'y donne un gouvernement, et les réactions d'une population aux abois. Le premier impose un confinement tout en limitant les droits du citoyen et de la presse. Quant aux seconds, ils agissent d'une certaine manière comme agissent les Américains aujourd'hui. Russel Greenan, auteur culte de *C'est arrivé à Boston ?*, propose un roman apocalyptique détonant empreint de la plus noire des noirceurs. Voici donc deux lectures qui peuvent s'imposer à vous sans passer par la case « Librairie » malheureusement occupée. Laissez-vous tenter !



Julien Védrenne

L'institut, de Stephen King. Albin Michel. Luke, 12 ans, enfant surdoué et doté d'un pouvoir de télékinésie (faculté de l'esprit d'agir directement sur la matière) est kidnappé par une organisation gouvernementale américaine secrète. Retenu dans un centre clandestin en compagnie d'autres enfants singuliers, Luke subit une batterie de tests traumatisants qui le poussent à vouloir s'évader. Stephen King est tout simplement un écrivain fabuleux. Depuis bientôt quarante-cinq ans, il enthousiasme ses millions de lecteurs avec de géniales histoires où se mêlent fantastique, science-fiction, angoisse et frisson. Ce roman est un chef d'œuvre du genre. (600 p. 24.90 €)



Richesse oblige, d'Hannelore Cayre. Métallié Noir. Fille-mère rejetée par son père, handicapée et bénéficiaire corrompue d'un emploi protégé, Blanche de Rigny est la descendante batarde d'une lignée de riches industriels parisiens. Constatant l'épidémie de morts brutales dans la famille, Blanche s'intéresse à l'histoire d'un de ses ancêtres qui, en janvier 1870, et contrairement à ses idées humanistes, se fit remplacer par un pauvre breton pour ne pas aller à la guerre. Héritière potentielle de ces richesses accumulées par des générations d'opportunistes, Blanche va se venger. Un roman noir doublé d'une belle évocation de l'histoire de la Commune de Paris. (18 €)

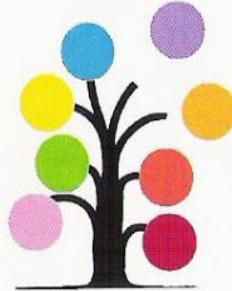
Les effarés, d'Hervé Le Corre. Points. Le braquage du camion bourré de matériel hi-fi par un trio de truands bordelais dérape complètement et le chauffeur est massacré. Peu enclin à se mouiller dans cette affaire sanglante, le receleur prévu se fait tirer l'oreille et provoque un déchaînement

de violence. Chargée de l'enquête, l'inspectrice Marion Ducasse doit assumer son statut de femme-flic dans un milieu éminemment macho tandis que dans les étages de la Cité Lumineuse désertée, deux jeunes loulous essaient d'échapper à leur destin écrit d'avance. Un roman furieusement noir d'Hervé Le Corre, écrivain puissant au style dépouillé mais très évocateur. (236 p. - 6.90 €)

Tout autre nom, de Craig Johnson. Points. Pour rendre service à un ami, Walt Longmire, respectable shérif du Wyoming (USA), accepte d'enquêter sur la mort d'un policier du comté voisin qui s'est tiré deux balles dans la tête. Intrigué par cette histoire de balles, notre shérif s'intéresse aux enquêtes en cours de la victime et découvre qu'il travaillait sur la disparition de trois jeunes femmes du coin. C'est suffisant pour confirmer ses doutes et, aidé de son adjointe habituelle Vic et de son vieil ami Henry Standig Bear, il mène ses propres investigations. Quel plaisir de retrouver l'humour dévastateur et les personnages si colorés de Craig Johnson. (7.90 €)

Les naufragés hurleurs, de Christian Carayon. Ed Fleuve Noir. 1925. Encore très marqué par la première guerre mondiale, Martial de la Boissière vit reclus dans son manoir. Pourtant l'annonce du décès de son ami d'enfance, noyé en compagnie de sa belle-mère lors du naufrage de son voilier près de l'île de Bréhat, l'oblige à sortir de sa réserve. Le mystère qui entoure l'accident associé aux prédictions dramatiques d'un médium illuminé incitent Martial à fouiner dans cette famille pas si honorable que ça. La Bretagne mystérieuse et les sciences occultes imprègnent l'atmosphère étrange de cette intrigue criminelle aux ressorts dramatiques bien maîtrisés par Christian Carayon. (400 p. - 19.90 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

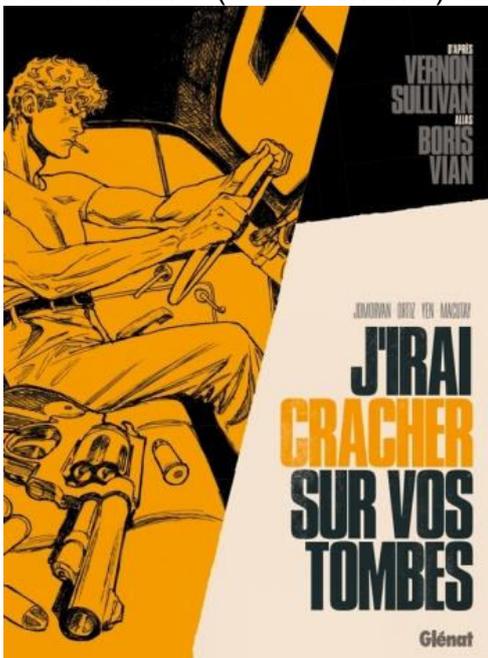
ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

La collection Vernon Sullivan alias Boris Vian chez Glénat

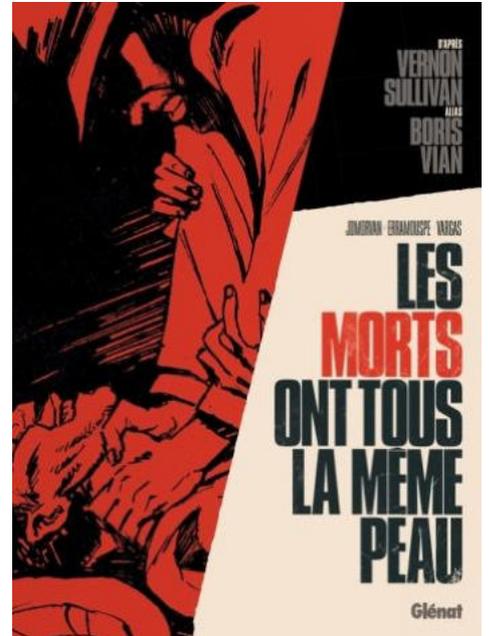
De 1946 à 1950 Boris Vian a publié quatre romans noirs « américains » à sa façon, sous le pseudo de Vernon Sullivan. A part une première adaptation, chez Losfeld en 1967, de « On tuera tous les affreux » personne ne s'était encore vraiment penché sur le côté sullivanésque et obscur de Vian en BD : c'est désormais chose faite avec au scénario un fan du romancier – et scénariste chevronné – Jean-David Morvan.

Et la collection est bien entendue inaugurée avec le plus célèbre des quatre titres **J'irai cracher sur vos tombes**, avec, au dessin, rien de moins qu'un trio argentino-philippino-rémois Rafael Ortiz, Ray Macutay et Scietronc... Il fallait bien ça pour s'attaquer à cette histoire poisseuse, crue et violente, où Lee Anderson, jeune noir blanc de peau, rumine la vengeance de son frère, bien noir lui, lynché pour être sorti avec une blanche... Il débarque donc à Buckton, s'installe comme libraire mais passe plutôt son temps à boire et s'envoyer en l'air... sans jamais oublier les raisons de sa présence dans ce coin du Sud des Etats-Unis. Le roman avait en son temps fait scandale pour ses scènes sexuelles explicites (comme on dit maintenant pour les mal-embouchés que nous sommes) et le peu de moralité de ses personnages. On retrouve cet esprit – et ces scènes – dans les images des dessinateurs. Leur Anderson est tout à fait crédible en beau gosse qui tombe les filles sur un claquement de doigt, et les décors dans lesquels évoluent tous les personnages qui croisent la route du « héros » sont parfaits. L'ensemble est rythmé et dynamique, et pour qui n'a pas lu le roman, entretient un vrai suspense. Cette histoire (et la suivante) est évidemment



aussi un regard sur la condition des noirs-américains et la violence de la société à leur rencontre. Et c'est aussi une réflexion sur les relations familiales quand on est différent du reste de

la famille... Et si dans ce premier roman, Vian-Sullivan met en scène un jeune blanc ne reniant pas son adn, l'œuvre qui suit, **Les morts ont tous la même peau**, en inverse en quelque sorte le propos, et en est



presque un négatif... Certes, il s'agit encore d'un sang-mêlé, Dan Parker, mais qui lui n'a pas franchement envie qu'on lui rappelle ses origines noires, comme le fait son frère Richard en refaisant soudain surface dans la vie de vider de boîte de jazz de Dan. Même ambiance érotico-coups de poings pour l'adaptation, pour une histoire tout aussi sombre, et signée graphiquement cette fois du duo Argentin German Erramouspe-Mauro Vargas. Le trait ici est un poil plus rugueux, mais dans la même veine réaliste que l'album inaugural.

Les adaptations des deux autres romans de Sullivan-Vian paraîtront cette année, avec d'autres dessinateurs, et espérons-le, toujours agrémentés d'instructifs avant-propos de Nicole Bertold, la mandataire du patrimoine Boris Vian. Et toujours sous ces couvertures vraiment très réussies.

Fred Prilleux

J'irai cracher sur vos tombes. Scénario JD Morvan et dessin R. Macutay, R. Ortiz et Scietronc –Glénat, mars 2020. (112 p. couleurs – 19,50 €)

Les morts ont tous la même peau. Scénario JD Morvan et dessin G. Erramouspe et M. Vargas –Glénat, mars 2020 – (88 p. couleurs – 19,50 €)

LE BOUQUINISTE A LU

Harry Bosch VS Bosch.

Je suis un grand fan de **Michael Connelly** et plus particulièrement de deux de ses héros : Bosch et Haller. Le premier est policier, le second avocat, et ils auront l'occasion de se rencontrer à quelques reprises et plus si affinités.

Il est possible de voir Connelly en personne jouer à des soirées poker d'écrivains avec Castle dans des épisodes de la série éponyme.

Journaliste judiciaire dans les années 80, il écrit « Les égouts de Los Angeles » en 1992. Hollywood rachète les droits d'adaptation du roman qui ne sera jamais porté à l'écran. L'argent ramassé va permettre à Connelly de quitter le journalisme pour devenir écrivain à plein temps avec le succès que l'on sait.

Harry Bosch est orphelin baladé de familles d'accueil en foyer avant de s'engager pour le Vietnam où il sera « rat de tunnel », puis il s'engage au LAPD. Connelly connaît très bien sa ville d'adoption qui est l'un des acteurs de ses romans. Ses aventures démarrent alors qu'il est un lieutenant de la brigade d'Hollywood. C'est un solitaire qui travaille parfois en équipe n'apprécie pas le côté politique de sa hiérarchie. Pour Harry, pas de « petites » affaires, grands noms de la ville ou simples prostituées, tout le monde bénéficie de ses compétences. Analyste, patient, scrupuleux Bosch est un pit-bull qui se laisse parfois mener par ses intuitions. Le monde bouge autour d'Harry au fur et à mesure de la vingtaine de romans qui composent son parcours, les femmes, sa fille tardivement découverte, les décès dans son entourage. Vous trouverez ses romans chez **Seuil Policier** et sa version de poche **Points** ainsi que dans les deux formats chez **Calmann-Levy** pour les derniers.



J'ai entendu dernièrement qu'Amazon avait réalisé une série nommée Bosch, et sceptique, j'ai récupéré les cinq premières saisons de dix épisodes, la sixième devrait sortir bientôt et la septième et dernière devrait être en tournage. Chaque saison est inspirée de deux ou trois romans qui en font un film de 450 mn découpé en épisodes.

Sceptique jusqu'au moment où je me suis rendu compte que Michael Connelly était aux commandes du projet, assisté par une équipe de scénaristes dont Eric Overmyer.

Titus Welliver est un excellent Bosch, totalement imprégné du personnage avec la morgue et la dureté de l'original, et la série est excellente MAIS réservée à des fans du genre. En effet, la diffusion de la deuxième saison s'est interrompue sur France 3 à deux épisodes de la fin au vu des audiences. Ce devrait être un moteur supplémentaire à l'envie de voir cette série pour les amateurs éclairés que vous êtes !

Quelques différences notables : la série démarre en 2015 avec ses outils modernes et Maddy est une jeune fille de seize ans qui partagent la vie de Bosch dans sa splendide maison sur pilotis sur les hauts de la ville avec une vue incroyable, achetée avec les droits d'adaptation d'un épisode de sa vie dans la police par Hollywood.

On perd un petit peu l'effet loup solitaire, mais c'est quasi anecdotique. Pour le reste je trouve la réussite totale et j'attends la sixième saison de pied ferme en regrettant déjà que tout s'arrête à la saison sept.

Jean-Hugues Villacampa

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

A cache-cache, de M.J. Arlidge. Les escales Noires. Victime d'une machination, l'inspectrice Helen Grace est enfermée dans une prison pour femmes en attendant son procès. Dans cet univers carcéral rongé par la violence, avec son statut de flic, Helen est une proie de choix. L'assassinat particulièrement odieux de la détenue de la cellule voisine va mettre le feu à la prison et Helen sait que son salut passera par l'identification du coupable. Parallèlement, une des anciennes collègues tente de la disculper. Une bonne histoire, une héroïne vraiment attachante, une écriture efficace, un rythme soutenu et un suspense permanent : l'anglais M. J. Arlidge est un maître du genre. (380 p. - 21.90 €)

Jean-Paul Guéry

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....

Dieu pardonne, moi pas, de Claude-Michel ROME. Albin Michel, 2020. Le cabinet Metzger & Associés vient de perdre accidentellement son père fondateur, retrouvé noyé au large de St-Malo lors d'une mystérieuse croisière en solitaire. Pascal Metzger était un avocat pénaliste de renommée internationale, redouté et détesté à la fois pour sa défense lors de grands procès médiatiques impliquant Nike, Total, Egyptair, Halphen, Outreau ou Bettencourt... Ses trois associés décident de reprendre et poursuivre les dossiers en cours, surtout celui éminemment sensible qui concerne la plainte de Transparency International contre le fils du président-dictateur de Guinée, Omar F. Obamyang dans le cadre des « biens mal acquis ». Ils vont s'efforcer de retrouver les preuves accablantes pour préparer le dossier du procès qui semble bien vide et vont découvrir petit à petit une véritable martingale d'une ampleur jamais vue à l'échelon planétaire : armes, pétrole, meurtres, mafias et cartels réunis, corruption opaque du système financier, évasion fiscale planifiée... De la France-à-Fric en passant par la Suisse, Monaco et les dessous occultes du Vatican, c'est le plus haut du sommet des Etats, des banques et le cœur même du fonctionnement des économies mondiales qui est visé et mis en cause. Dans la lutte du Bien contre le Mal absolu, y-a-t-il des compromis possibles ?

A travers de courts chapitres mêlant les histoires familiales et personnelles, toujours douloureuses, des divers protagonistes en lutte avec leurs doutes et leur passé et celles menaçantes et écrasantes des secrets d'Etat qu'ils mettent à jour, l'auteur réussit à trouver un juste équilibre.

Le style parfois scénarisé à l'extrême, fait de phrases courtes, percutantes, hachées, associé à un langage à la fois parlé et cru ou plus littéraire, renforce l'intrigue. Brûlot incandescent, lucide et parfaitement documenté, sans jamais être démonstratif, ce thriller politique reste glaçant quant à sa conclusion.

L'épidémie, d'Asa ERICSDOTTER, Actes Sud (Actes noirs), 2020. Traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy. Actualité oblige ... ce roman traite d'une épidémie ... d'obésité que le Premier Ministre suédois du Parti de la Santé (ni de droite, ni de gauche) veut éradiquer quel qu'en soit le prix... pour des raisons sanitaires pour-



quoi pas louables, dans un premier temps, mais aussi pour des raisons plus idéologiques, par la suite, pour contrôler totalement la société. Tous les moyens seront bons car « nous sommes en guerre » annonce-t-il à ses compatriotes.

Pour une Suède plus svelte et plus heureuse débarrassée des « gros » qui pèsent sur l'économie et engendre une société mal dans sa peau, des mesures de plus en plus radicales vont être prises. En premier lieu instaurer la peur de n'être pas dans la norme. Partant du postulat qu'un peuple qui a peur est malléable et que les minces n'aiment pas les gros et que les gros ne s'aiment pas, ceux-ci seront les boucs-émissaires à effacer définitivement des statistiques. Du recensement de la population et de la création d'une norme de poids à ne pas dépasser sous peine de perdre son emploi... à la limitation de la vente de sucre et de graisse animale, une lente dérive dictatoriale se met en place qui va faire glisser le pays vers un fascisme approuvé par le peuple lui-même. Chirurgie bariatrique pour les enfants d'obèses, jusqu'aux bébés, rafles, camps concentrationnaires de rééducation secrets, extermination... Landon Thompson-Jagger va tout faire pour retrouver Helena Anderson, sa voisine en surpoids, qui a disparue suite à une convocation obligatoire du Ministère de la Santé et va tout faire pour dénoncer l'ignominie en marche. Mais l'épidémie a déjà touché les pays voisins.

Un roman de politique-fiction prémonitoire sur la manipulation d'une société en temps de crise qui prévaut par sa très forte thématique au détriment toutefois des actions trop souvent hasardeuses que mènent les personnages pour s'en sortir...Restez chez vous !

Alain Regnault

MARTINE LIT DANS LE NOIR

Confinez-vous, il en restera toujours quelque chose

Dans un de ses livres, Sandrine Collette relate l'histoire d'une famille après un cataclysme : le père, la mère et les neuf enfants se retrouvent isolés dans leur maison et un bout de terrain transformé en île : sous leurs yeux, l'océan en rage : « Devant eux, c'était la mer, mais pas que. Derrière à gauche, à droite, c'était la mer. En six jours, ils n'avaient pas eu le temps de s'habituer, mais ils avaient compris que le monde ne serait plus jamais comme avant ». Dès lors, reclus sur ce bout de terre, faut-il partir ou rester confinés ? **Juste après la vague**, le titre de ce livre, ne raconte pas seulement une tragédie – et sa genèse. Ce récit raconte aussi les choix stratégiques, cruciaux, impossibles ... qu'il faut faire quand la catastrophe est là. Il met à jour les attitudes, les réactions, les comportements dans l'adversité. Il rappelle aussi que jouer avec le vivant peut se payer très cher. Au-delà de la dimension dystopique de ce récit – qu'il est recommandé de lire pour connaître l'épilogue en ces temps où le livre redevient ce qu'il aurait toujours dû être : un produit de première nécessité, - cette histoire illustre précisément le rôle de la littérature en particulier, et de l'art, de la culture en général : un des meilleurs moyens pour prendre conscience, pour faire évoluer les esprits et les pratiques. (Denoël – réédité au Livre de Poche)



Richard Powers en dit autant dans la longue interview qui lui est consacrée dans le dernier numéro de *America*. L'auteur de « **Le temps où nous chantions** » en 2003 et « **La chambre aux échos** » en 2006 (dans ma bibliothèque, ainsi

que **Trois fermiers s'en vont au bal** »), a écrit, en 2018 pour sa traduction française « **l'Arbre-monde** » (chez **Mercure de France**). Il y parle, dans cette interview, de l'importance des arbres et de leur organisation ; ils interagissent entre eux, créent des connections, s'organisent, résistent. Témoins de la disparition des dinosaures, ils étaient là avant nous et le seront encore après nous, prévient l'auteur qui met en garde : « nous avons besoin des arbres mais eux n'ont pas besoin de nous. Si vous voulez que l'humanité soit encore présente dans le futur, vous devez admettre ça ». En somme, considérer les arbres au même titre que les humains. Un discours adressé à chacun de nous mais aussi aux décideurs, Donald Trump en tête, aux pratiques sylvicoles, à la déforestation, à la marche en avant forcée de la consommation, qui plus est factice. Le discours n'est pas collapsologue, il est juste lucide, « cette blessure la plus proche de celle du soleil », disait René Char. À tel point que l'on préfère parfois s'en cacher les yeux.

Alors, comment sortir de cet aveuglement ? « Dans l'histoire de l'humanité, les révolutions ont toujours eu lieu à travers l'art. S'enchaîner aux arbres ou dans les rues face à des bulldozers n'est pas nécessairement la plus efficace des méthodes ; se laisser traverser par une réflexion sur la destinée humaine, si. C'est pour cela qu'il faut des romans (...) Que l'enthousiasme remplace la peur (du changement). Je crois que cela peut aussi être le cas pour l'environnement », indique Richard Powers.

L'auteur vit aujourd'hui dans les **Smoke Mountains**, une des dernières forêts primaires des Etats-Unis. Son livre, **l'Arbre-monde** (qui est dans le top five des livres à commander chez mes libraires préférés), met en scène neuf personnages qui proposent des modes d'actions complémentaires pour protéger les arbres. « Les arguments de Greta Thunberg et de Kelsey Juliana sont très exactement ceux des personnages de **l'Arbre-monde** », relate Richard Powers.

L'interview complète est à lire dans le numéro 13 (printemps 2020) de la revue trimestrielle **America**. Un entretien signé de François Busnel. Seize numéros sont prévus (le temps du mandat de D Trump). Il en reste donc trois à venir. Pour cette mandature. En kiosque 19 € ou en version numérique : america-mag.com

Martine Leroy

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

La tête en Noir confinée...

Pour ceux qui n'étaient pas sur le front, le confinement a eu du bon : rester chez soi, lire, lire et relire...

La beauté du métier d'éditeur est celle de susciter des étincelles. Non que nous idéalisons le métier – conscient que nous sommes de toutes les notions de rentabilité et de travail qu'il y a – mais lorsqu'à la lecture des remerciements (nous avons toujours commencer par les remerciements) du dernier **Alexandra Schwartzbrod**, nous voyons « A Valentin Baillehache, qui a su trouver les mots, une fin d'été, pour me donner envie de continuer à écrire », nous nous disons que c'est un beau métier. Car depuis le somptueux *Adieu Jérusalem* en 2010 (chez Stock), Alexandra Schwartzbrod ne nous avait plus gratifiés de polar. Et ça nous manquait sérieusement... Merci donc aussi à Valentin Baillehache chez Rivages et surtout à Alexandra Schwartzbrod. Car **Les lumières de Tel-Aviv** est un livre brillant. Brillant par le contexte historique (pour faire simple : les ultrareligieux ont pris le pouvoir à Jérusalem pour former le Grand Israël, les Résistants vivent derrière un mur bientôt protégé par des drones tueurs à Tel-Aviv), les personnages (six, d'horizons différents, vont chercher à passer ce mur, dans un sens ou dans l'autre, c'est ça qui est fort aussi) et sa construction. L'analyse géopolitique est particulièrement fine (une des constantes de l'œuvre de l'auteur) tout comme la psychologie de ses différents protagonistes. C'est cultivé, c'est enrichissant et cela nous force à nous poser des questions, que demander de plus ?

Nous pourrions dire la même chose du dernier **Dominique Manotti**. Il devait sortir le 1^{er} avril, et on devrait toujours se méfier d'une sortie le 1^{er} avril comme le disait son auteure. COVID 19, à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons ni quand les librairies rouvriront ni quand le livre sortira. **Marseille 73** est un livre édifiant. A son habitude, Dominique Manotti s'est documentée, le fond n'est pas anodin, encore moins inventé, et cela fait peur. Il se passe donc à Marseille, en 1973, comme son titre l'indique, et prend place au milieu d'une vague d'assassinats d'Arabes – essentiellement des Algériens. Le livre est parsemé d'articles de journaux, de unes, de faits divers et on est frappé par le traitement qui en est fait, que ce soit par les journalistes, les politiques ou les représentants des forces de



l'ordre. Daquin que nous avons quitté à cette même époque dans *Or Noir* (Série Noire, ne dites pas que vous ne l'avez pas encore lu) est toujours en place et va devoir lutter contre sa hiérarchie et différents collègues pour faire toute la lumière sur ces différentes affaires. C'est grand, c'est fort, c'est Dominique Manotti.

Christophe Dupuis

Alexandra Schwartzbrod, *Les lumières de Tel-Aviv*, Rivages.

Dominique Manotti, *Marseille 73* Les Arènes

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Nid de guêpes, de Rachel Abbott. Belfond Noir. Anna a longtemps cru échapper aux erreurs de son passé en devenant cette épouse aimante, cette maman attentionnée et cette directrice d'école unanimement appréciée. Mais son amour de jeunesse qu'elle croyait avoir tué quatorze ans plus tôt réapparaît sournoisement et menace de révéler les turpitudes passées de la jeune femme. Elle doit résoudre ce problème en une semaine mais la situation est rapidement inextricable et Anna s'enfonce dans un cauchemar sans fin. L'intrigue est impeccablement orchestrée par une Rachel Abbott au meilleur de sa forme qui propulse le lecteur au cœur d'un suspense magistral. (445 p. – 19.90 €)

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux seconds romans qui confirment le talent de leurs auteurs.

Le premier est américain. **Thomas Mullen** continue sa fresque historique de la ville d'Atlanta au tout début des années 50 avec **Temps noirs**.

On y retrouve deux des premiers flics noirs d'Atlanta en cette année 1950. Lucius Boggs fils d'un pasteur, de la très récente bourgeoisie noire, et Tommy Smith d'origine beaucoup plus modeste, plus à l'aise dans les ruelles du quartier populaire. Nous sommes à un tournant, quelques familles noires commencent à s'installer dans les quartiers blancs. Cela crée un regain d'activité du Klan, le retour des nazis du groupe des Colombiens qui tous veulent protéger la pureté de la race blanche, et le prix de l'immobilier dans leurs quartiers. Les collègues de Lucius et Tommy tentent d'endiguer l'arrivée de l'alcool et de la drogue à Darktown, contre les

flics blancs corrompus qui profitent de ce trafic ; certains magouillent

sur l'immobilier ; les bas de fronts du Klan se font manipuler ; et les quelques flics blancs qui n'affichent pas ouvertement leur racisme sont mis au banc de la police. Tout est prêt pour une explosion de violence.

Plus qu'une véritable en-

quête avec un délit, le déroulement de la recherche du coupable et la résolution, c'est à une chronique de ces quelques mois que nous invite **Thomas Mullen**. On suit quelques personnages, Lucius et Tommy, mais également des flics blancs, des membres du Klan, un prisonnier récemment sorti de prison, et à travers eux on a une véritable radioscopie d'un monde qui peut nous sembler très très lointain, tant le racisme y est assumé comme un mode de vie normal. La montée de la tension est quasiment insoutenable, l'impunité de certaines attitudes, de mots,

de violences est insupportable, on se dit que les choses ont évolué depuis, puis on se demande combien de temps il faudrait pour que ça revienne ... Sans grands discours, l'auteur fait vivre et parler ses personnages avec leurs contradictions, leur humanité, même quand c'est le pire des racistes, et c'est le lecteur, remué jusqu'au fond des tripes qui réfléchit, s'émeut, s'indigne et parfois, heureusement, se réjouit.

Le second est espagnol. On a découvert **Agustín Martínez** avec **Montepertido**, il revient avec **La mauvaise herbe**. Et il n'aime toujours pas la campagne.

Depuis que Jacobo a perdu son boulot, sa vie et celle de sa famille, son épouse Irene et sa fille Miriam de 13 ans dégingole. Il leur semble qu'ils ont touché le fond quand ils sont obligés d'aller s'installer dans la maison de la mère d'Irene, à Portocarrero, un village perdu en plein désert à quelques kilomètres d'Almería. Quelques mois plus tard, alors que Miriam passe la nuit chez une amie du village, des inconnus entrent dans la maison, tirent sur Irene et Jacobo. Elle est tuée sur le coup. Quand il reprend conscience à l'hôpital il apprend que c'est leur fille qui a commandité leur meurtre. Là oui, dans ce village perdu où les haines rancissent sous le voile de la convivialité et des apéros partagés, là oui Jacobo et Miriam touchent le fond.

Ici tout est moche, chaud, poussiéreux. Les rancœurs, l'ennui, la jalousie mijotent dans la sueur poisseuse. On y étouffe, mais on se sourit quand l'occasion de boire un coup gratuit se présente, et on remercie celui qui invite, même si on a envie de le rouer de coups de pieds. On y est lâche, écrasé de misère et de chaleur, on y bouffe du sable, et on essaie de le noyer sous la bière glacée et le gin tonic. Et c'est dans cette cocotte-minute qu'**Agustín Martínez** plonge une famille proche de l'explosion, avec deux adultes qui ne se supportent plus, un mari frustré près à passer sa rage sur ses deux femmes, une épouse qui n'en peut plus, et une ado qui n'a plus qu'une envie, que ses parents crèvent pour qu'elle puisse se casser de cet enfer. C'est poisseux, violent, parfaitement construit. Bienvenue à Portocarrero.

Jean-Marc Laherrère

Thomas Mullen / **Temps noirs**, (*Lightning men*, 2017), Rivages/Noir (2020) traduit de l'anglais (USA) par Anne-Marie Carrière.

Agustín Martínez / **La mauvaise herbe**, (*La mala hierba*, 2017), Actes Sud/Actes Noirs (2020) traduit de l'espagnol par Amandine Py.



DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Le cauchemar de l'aube, de Frédéric Dard. Presses Pocket n° 59. 1961

Ne comptez pas sur moi pour oser m'attaquer à la présentation de Frédéric Dard dans ces pages. L'homme aux 288 romans et probablement presque autant de pseudonymes mérite mieux qu'un bref paragraphe résumant sa pléthorique carrière.

Le cauchemar de l'aube est signé de son vrai patronyme, et est sous-titrée « la peur du petit matin ». Dans ce roman, raconté à la première personne par un certain Philippe Haruet, on découvre le témoignage de cet homme, rescapé d'un accident de la circulation mortel et qui va tomber amoureux de celle par qui tout est arrivé, une piétonne imprudente prénommée Madalenia. Ils s'installent vite ensemble non loin du lieu du drame, dans la modeste maison dévolue aux anciens gardiens d'un domaine dont la bâtisse imposante est laissée à l'abandon. Leur quotidien tranquille, fait de ventes de poteries fabriquées par le Grec, beau-père de Haruet, un type sage, solitaire et taiseux est bouleversé quand une riche excentrique vient emménager dans les ruines du château, soi-disant avec sa fille, que personne ne voit jamais, et ce sans entamer aucune restauration.

Les étranges allées et venues de la femme excessivement fardée vont intriguer le couple et leur curiosité va les jeter dans les affres d'une situation de plus en plus cauchemardesque.

Avec ce *Cauchemar de l'aube*, Frédéric Dard signe un roman à mi-chemin entre noir et thriller, qui aurait pu figurer dans la collection Angoisse du Fleuve Noir. A la croisée du gothique italien et des films de la Hammer, cette histoire presque en huis-clos autour d'un domaine décrépît est très cinématographique.

Et pourtant, tout commence plutôt bien, en Provence, sur la terre ocre, au milieu des fleurs colorées et des senteurs de l'été. Certes, l'accident déclencheur du récit est violent et dur, mais après tout, ce sont des choses qui arrivent... Cependant, au fur et à mesure que Dard déroule son intrigue, ce château en ruines devient de plus en plus menaçant, rejoignant la cohorte de demeures gothiques hantées ou servant de domicile à des fous, maniaques et autres aristocrates sadiques... L'auteur sait y faire avec le suspense et la vie quotidienne du petit couple, agréable à suivre, nous embarque vite dans le roman, comme pour mieux nous les faire prendre en sympathie. Et c'est vrai que le narrateur est

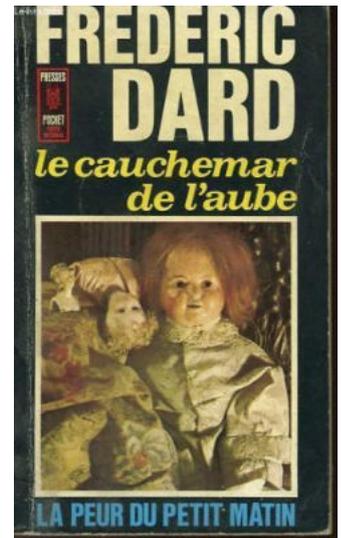
« normal », réaliste, et on s'y attache rapidement. On partage son émoi pour la belle brune aux yeux bleus, son goût pour une existence simple et rurale.

Le cadre est posé avec adresse et sobriété, les descriptions sont parfaites : riches, mais sans fioritures, elles sonnent justes, c'est un vrai bonheur de lecture.

Et peu à peu survient

l'effroi. Le roman ne tombe pas vraiment dans l'horreur et même son final est somme-toute raisonnable de ce côté-là. Mais pour autant, on reste accroché et on suit implacablement l'intrigue jusqu'au final en demi-teinte.

S'il y a un personnage à retenir dans ce roman, peuplé en tout et pour tout de quatre protagonistes importants, c'est la figure du père, Nikos Xidos, émigré grec et potier, aussi sage que silencieux, aussi mesuré que travailleur et aux paroles prophétiques, qui vont éclairer le récit, sans qu'on s'en rende compte. Car Frédéric Dard, on le sait, est habile. Et il sème discrètement des indices sur ce qui se passe, notamment par le biais de ce vieux bonhomme. Quand le final se dévoile sous nos yeux, on a bien envie de le relire, juste pour en profiter une nouvelle fois en connaissance de cause. Non pas grâce à une intrigue particulièrement brillante ou tarabiscotée, mais parce que celle-ci est exposée avec précision et roublardise. Dans cette histoire de folles, il y a plusieurs niveaux et Dard s'amuse des clichés, pour mieux se servir de certains et en retourner d'autres.



Le cauchemar de l'aube est un petit plaisir de lecture qui se dévore rapidement et qu'on imagine bien tourné par un Jess Franco ou un Claude Mulot dans les années 60-70.

Julien Heylbrock



Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

Watership Down de Richar Adams – Monsieur Toussaint Louverture. L'inconditionnel de romans noirs peut-il trouver un quelconque intérêt à lire une histoire de lapins ? Bien sûr. Il suffit pour s'en convaincre de commencer la lecture de **Watership Down**, de l'anglais **Richard Adams**, qui s'est vendu à plus de 53 millions d'exemplaires à travers le monde depuis sa sortie en 1976. Directement propulsé au cœur d'une énorme garenne (terrier à entrées multiples) dirigée par un vieux lapin bourré de certitude, le lecteur ébahi va suivre l'épopée incroyable d'une bande de onze lapins rebelles qui, sur les conseils d'un jeune congénère possédant des dons de voyance, quittent le douillet nid pour fuir une hypothétique catastrophe fomentée par les humains. Leur route, escarpée et pleine de pièges, croisera celle de lapins traîtres à la cause avant de pouvoir enfin s'installer sur la terre promise. Seul obstacle au bonheur, l'absence de femelles qui condamne à terme la nouvelle garenne. Mais les lapins frondeurs ont de la ressource et se serviront dans les clapiers de la ferme voisine et au sein d'une garenne proche. L'auteur a su nous émouvoir en dotant ses héros de capacités intellectuelles sérieuses sans pour autant les humaniser. On se laisse immédiatement embarquer dans cette lyrique histoire de lapins merveilleusement bien écrite et forte de puissants symboles (la résistance, l'exode, la nature, le pouvoir). C'est absolument génial ! (542 p. – 12.50 €)
Parution prévue le 7 juin.

Sukkwan Island, de David Vann. Gallmeister. Pour faire un point sur sa vie très dissolue et retrouver un sens à son existence, Jim convainc son fils de treize ans qui vit avec sa mère de

passer une année sabbatique avec lui sur une île déserte. Coupés du monde au sein d'une nature hostile, mal préparés à cette vie austère et cette promiscuité dérangeante pour le

jeune garçon, les deux exilés peinent à trouver un équilibre et l'aventure humaine tourne au cauchemar. Un rebondissement inouï en milieu d'ouvrage plonge le lecteur dans atmosphère irrespirable. Un roman puissant sur la rencontre improbable d'un père au bord de la rupture et d'un fils sans repères. (213 p. 21.60 €)

Idiot Wind, de Peter Kaldheim. Delcourt. Fuyant un créancier très violent, Peter investit ses derniers dollars dans un billet de bus pour s'éloigner de New York puis traverser les Etats-Unis en stop. Quelle terrible descente aux enfers pour cet ancien séminariste, diplômé avec les honneurs mais toxicomane invétéré qui a tout perdu, dignité comprise. Clochard et dépendant des automobilistes de passage, Peter découvre la réalité de la pauvreté et de la solitude, mais fait également de belles rencontres qui lui laisse un peu d'espoir. Un récit autobiographique honnête et puissant, nourri de flashbacks instructifs et traversé de belles références littéraires. (412 p. – 22 €)

Vers la beauté, toujours, de Pascal Dessaint. Ed. La Salamandre. L'intérêt que porte Pascal Dessaint à l'environnement et à la nature transparaît dans tous ses romans, y compris les plus noirs. Dans ce recueil de textes consacrés à la marche, il nous entraîne sur ses pas de contemplateur et d'ornithologue averti et nous fait découvrir la nature sous un jour très personnel. Marcheur des belles causes, Pascal profite du récit de ses balades en montagne pour défendre l'ours et stigmatiser les ennemis de la biodiversité. Empreintes d'humour et d'un lyrisme rafraîchissant, ces dix-sept chroniques abordent la marche sous toutes ses coutures et incitent le plus casanier des lecteurs à emprunter le premier sentier venu. (140 p. 19 €)

La sentence, de John Grisham. Ed. JCLattès. 1946. Dans une petite ville rurale du Mississippi, un vétéran héroïque de la guerre contre les japonais tue de sang-froid le pasteur local et se laisse arrêter sans jamais expliquer son geste. Condamné à mort et exécuté, il reste un mystère pour ses deux enfants encore étudiants qui vont chercher l'origine de ce drame violent. Une première partie consacrée aux faits et au jugement précède le récit effrayant des exploits militaires du condamné avant que le roman ne revienne au présent pour une quête de la vérité. John Grisham excelle dans la description de ce sud profond encore marqué par l'esclavage. (500 p. 22.90 €)

Jean-Paul Guéry



ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Sous la glace : Les solitudes de l'ours blanc, de Thierry Di Rollo (Éditions Actusf. 2013)

Thierry Di Rollo est un auteur aussi passionnant qu'éclectique. Depuis ses premières publications à la fin des années 80, il n'a jamais cessé de varier les plaisirs, dans le fond comme dans la forme. De la nouvelle au roman, du cycle au one-shot, de la SF au Polar, de la Fantasy au Post-Apo, l'homme a toujours déjoué toutes les attentes, préférant explorer d'autres directions plutôt que de se laisser enfermer dans une case, quelle qu'elle soit. En résulte une trajectoire singulière, mais aussi une bibliographie aussi dense que variée, harmonieusement répartie entre des revues comme *Imagine* ou *Bifrost* pour les nouvelles et des éditeurs tels le *Bérial*, *Folio SF*, la *Série Noire* et *Actusf* – avec, justement, ces *Solitudes de l'ours blanc*.

Un titre bien mystérieux, qui trouve son explication dans les méandres d'une psychologie quelque peu tourmentée. Celle de Marc Sisley. Du moins est-ce là le nom qu'il donne à Durieux. Cet homme qu'il s'apprête à abattre froidement en pleine nuit dans la forêt. Rien de personnel ; il s'agit d'un contrat. C'est son travail, à Sisley. Mais pour ce type de travail, mieux vaut éviter les témoins. Or cette nuit-là, il y a un imprévu. Un petit grain de sable qui va venir enrayer la belle mécanique glacée du tueur. Un grain de sable, voire plus car affinités. En effet, Sisley est surveillé par Reval, l'homme de main de son commanditaire. L'enjeu dépasse désormais le strict cadre du contrat. Si le tueur veut lui-même survivre, il doit « régler son problème ».

Les solitudes de l'ours blanc est découpé en cinq parties, qui correspondent à autant de changements de points de vue. Douze ans se sont écoulés depuis les faits relatés dans le premier acte, et le tueur a disparu. Mais douze ans, aux yeux de Jenny Erin, ça ne signifie rien. La vie de la jeune femme a changé du tout au tout cette nuit-là, et pour elle, le temps s'est arrêté. Depuis lors, entièrement tendue vers son objectif, Jenny pense à Marc Sisley. Elle a d'excellentes raisons de vouloir le retrouver, et elle s'est donné les moyens de ses ambitions.

En attendant que le passé vienne retourner le présent comme un gant, la troisième partie est consacrée au tueur. L'homme s'est enfui très loin, au-delà de l'océan. Il en a profité pour retrouver son vrai nom – Marc Clouzeau. Mais il n'a pas pour autant changé de vie. Il travaille désormais pour Luke Moore. Ou du moins il essaie de s'acquitter des missions que lui confie encore ce dernier. Ce qui est de plus en plus difficile, car Clouzeau est rongé par l'alcool. Il



n'a jamais oublié la fameuse nuit.

Après une nouvelle affaire qui vire au carnage, Marc se présente devant Luke la queue basse. Ce dernier lui parle quand même d'un autre boulot. Toutefois, il prévient son complice qu'il ne sera pas payé : c'est sa dernière chance. Un quitte ou double. Un contrat sur lequel il ne sera pas seul. Il sera accompagné par une certaine... Jenny. Ainsi la boucle est-elle bouclée, dans un ultime face-à-face cauchemardesque où les fantômes du passé viendront eux-mêmes réclamer leur tribut. L'ours est plus seul que jamais sur sa banquise, surtout après avoir vu son reflet déformé dans la glace fondue.

Les solitudes de l'ours blanc est un roman hanté par une absence beaucoup trop présente. Grâce à des intermèdes douloureux liant l'ensemble du récit de façon inextricable, Thierry Di Rollo tisse une toile aussi serrée qu'un nœud coulant autour du cou d'un condamné à mort. Alors, on se souvient que l'auteur a été publié dans la *Série Noire*. Et on comprend pourquoi.

Artikel Unbekannt

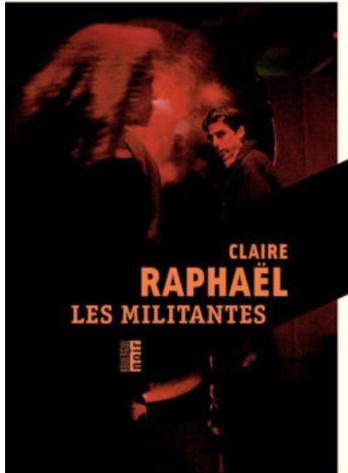
EN BREF... EN BREF... EN BREF...

JEUNESSE SYROS

Directrice de collection chez Syros, **Natalie Beunat** propose d'excellents polars, tant pour les enfants (9-12 ans) avec la collection **Souris Noire** que pour les adolescents (ex-Rat Noir). Une nouveauté de ce début d'année a retenu notre attention : **Le jour où mon père a disparu**, de **Benoît Séverac** met en scène Etienne, 15 ans, qui habite un petit village de l'Aude, fief autrefois du Front de libération Occitan. Accusé d'avoir trahi la cause de ce groupuscule, le père d'Etienne est ostracisé et sa famille socialement marginalisée. L'évasion d'un ancien compagnon de lutte pourrait bien déclencher une violence trop longtemps contenue. Dans ce court roman au rythme soutenu, Benoît Séverac aborde plusieurs thèmes intéressants comme la rumeur, la fidélité ou le régionalisme et ses dérives. (230 p. – 15.95 €)

Jean-Paul Guéry

Les militantes, de **Claire Raphaël**. **Le Rouergue Noir**. Une militante contre les violences faites aux femmes est froidement assassinée de neuf balles dans le dos. Seul indice : les étuis de balles sont gravés aux initiales de la victime. Experte en balistique, Alice est associée à l'enquête qui vise



d'abord les proches de la victime, comme ce journaliste lié à l'extrême-gauche et autrefois coupable de violences. L'affaire rebondit brutalement avec un second assassinat de femme selon le même modus operandi. Dès lors le temps presse pour les policiers qui redoutent l'action d'un tueur en série. Alice préfère compter sur les nouvelles technologies de la police scientifiques et sur un instinct qui lui permet de s'assurer l'aide de jeunes voleuses. Ce premier roman de Claire Raphaël est une vraie réussite tant du point de vue de l'intrigue que du personnage principal (original et instructif) et du sujet traité. Mais le plus remarquable dans ce roman noir de pure procédure policière, ce sont les aptitudes littéraires de cette ingénieure de la police scientifique : écriture limpide au lyrisme contenu, ton

toujours juste et rythme soutenu. Enfin, Claire Raphaël nous livre un point de vue inhabituel d'enquêtrice officielle et de sociologue sur une enquête criminelle. Une nouvelle romancière promise à un très bel avenir littéraire !

L'île au secret, de **Ragnar Jónasson**. **Ed de la Martinière**. C'est sur une minuscule île islandaise que quatre amis trentenaires se retrouvent pour se souvenir de la mort d'une amie, dix ans plus tôt, assassinée par son propre père. Mais le week-end tourne mal et une des participantes se tue en tombant d'une falaise. Chargée de l'enquête, l'inspectrice Hulda suspecte immédiatement le groupe survivant de ne pas dire toute la vérité. Patiemment, elle reconstitue l'histoire et traque une vérité qui dérange l'ordre établi. La personnalité à fleur de peau de l'inspectrice reste l'atout majeur de ce second roman d'une très plaisante trilogie policière de l'islandais Ragnar Jónasson. (344 p. – 21 €)

Fermer les yeux, d'**Antoine Renand**. **La Bête Noire**. **Robert Laffont**. Retraité de la gendarmerie depuis deux ans, l'adjudant Tassi reste néanmoins attentif aux événements criminels de sa région. En prenant connaissance des détails horribles de l'assassinat d'une jeune fille, il fait immédiatement le lien avec un crime vieux de quinze ans et pour lequel il a fait condamner un homme, toujours emprisonné. Aidé d'une avocate intelligente et d'un spécialiste des tueurs en série, il se lance sur la piste d'un insaisissable assassin qui sévit dans l'Ardèche. Sur sa route il trouve ses anciens collègues... Bien servi par une intrigue solide, ce suspense français se lit avec plaisir. (440 p. – 19.90 €)

« **Ce lien entre-nous** » de **David Joy**. **Editions Sonatine**. Dans une petite bourgade rurale du fin fond de la Caroline du Nord (USA), un jeune braconnier tue en pleine nuit et par méprise un homme. Affolé, il sollicite l'aide d'un ami et de sa pelleteuse pour enterrer le cadavre. Hélas, la victime est le frère adoré de Dwayne Brewer, une brute notoirement connue pour sa violence et sa totale immoralité. L'américain David Joy maîtrise le portrait très fouillé de cette communauté rustique pauvre confrontée à une rude existence. Ses personnages principaux sont particulièrement soignés et dotés d'une réelle épaisseur psychologique qui colle merveilleusement bien à l'intrigue. (304 p. – 21 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Autobiographie d'un virus, d'Éric Nataf. Odile Jacob (2009)

Max Journo, confiné dans une maison de retraite en 2050, raconte sa vie. Au début du XX^e siècle il était jeune chercheur au CECOS quand il observe, en même temps que d'autres collègues de divers pays, une augmentation significative de la stérilité humaine. Max se penche sur son microscope et fait une découverte capitale : la maladie du sperme raide. A savoir : la flagelle du spermatozoïde ne bouge plus normalement, l'ovule ne peut plus être fécondée. L'espèce humaine est en danger, atteinte par un mal qui la touche dans son essence même. Tous les labos sont mobilisés pour trouver une parade. Max en premier. Or il commet l'imprudence de révéler à un journaliste malin les dessous de sa découverte, reconnaissant au passage les insuffisances de notre système de santé. Scandale et panique dans l'opinion, beaucoup de gens veulent savoir, tout d'un coup, s'ils sont devenus stériles. Max perd son poste. Dommage car il vient de découvrir l'origine de la maladie : le sperme humain abrite un virus, un tueur implacable ! Comment enrayer le mal ? La chasse est ouverte. Max se tourne vers l'Angleterre où un labo réputé, le CREAM s'empare du problème grâce à une virologue talentueuse, Julia. Il faut caractériser le virus, le déloger, le tuer. Il cherche, il découvre qu'un brin d'ADN (un ADN parfaitement inconnu) s'est logé sur le chromosome Y. On apprend qu'autrefois, un chercheur pervers, Harold a voulu venger la mort de ses parents en recombinaison des fragments d'un « vieux » virus. Harold entraîne Julia dans son délire. Elle échappe de peu la mort. En convalescence elle retrouve Max. Tous deux partent en Russie sur la piste du réservoir du virus. C'est à Astrakhan ; dans le delta du fleuve Volga, connu pour être le lieu de production d'un caviar réputé, que le virus serait apparu. Existerait-il un lien entre le virus et ce produit de luxe ?

« Nous vivants qui avons subis des invasions de bactéries et des attaques de virus, nous les avons incorporés, intégrés. Nous avons appris à cohabiter. Donnant donnant. Chacun y a trouvé son compte. En définitive, qui sommes-nous vraiment ? » Cette citation d'une des dernières pages de cet épais thriller scientifique, donne à réfléchir en ce printemps 2020. Cette « autobiographie » n'est ni un ouvrage de vulgarisation, ni un récit d'aventures dans le monde de la recherche, ni un roman noir, mais un peu de tout cela à la fois. Le lecteur est invité à pénétrer dans le secret des labos : comment on analyse un matériel vivant, avec quels appareils, suivant



quelles procédures, etc. L'auteur (professeur de médecine à l'hôpital Cochin, spécialiste de la reproduction) montre comment méfiance et jalousie gangrènent le monde de la recherche médicale. On lit un intrigant et délirant « journal » du créateur du virus, on suit les démêlés du héros avec les pouvoirs publics, on soupire au récit de la vie sentimentale compliquée de Max. Comme dans tout bon polar, on assiste à un coup de théâtre final : au moment où l'humanité commençait à oublier « Bob » le nombre d'hommes infectés repart à la hausse. Le virus a muté ; il se transmet désormais par le contact, la salive. Lecteur, cela ne vous rappelle-t-il pas notre actualité ?

Le dernier mot revient au virus : « Moi virus, je partage au fond les mêmes problèmes que mon père adoptif. Hommes et virus, à présent, c'est pareil ». Texte prémonitoire, absolument passionnant, écrit en 2008.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°204 – Mai / Juin 2020

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58